

interprètes. Les chanteurs des rues s'étaient singulièrement multipliés à la fin du dernier siècle. Dans cette pléiade d'artistes, il y avait de piquantes physionomies, des figures originales, sur lesquelles les mémoires du temps ont publié de curieuses traditions. On a surtout gardé le souvenir de Fanchon la Vielleuse, cette belle Savoyarde qui fit longtemps les délices de Paris.

A cette heureuse époque de la gaieté française, la brillante jeunesse de la capitale se réunissait tous les jeudis de la belle saison sur les boulevards, et remplissait en grande tenue le milieu du pavé. Sur les côtés se formait une double file de riches équipages et d'élégantes voitures, où l'on remarquait les dames du plus haut rang, les femmes célèbres dans l'aristocratie, les arts et la finance. C'était en un mot, le rendez-vous de la mode et du bon ton, un véritable *Lonchamps* hebdomadaire, où l'on passait en revue toutes les beautés du jour.

C'était surtout quand un mariage avait lieu parmi des personnes titrées, et que les nouveaux époux venaient étaler aux boulevards leurs livrées et les écussons de leurs familles, que la curiosité et l'empressement des promeneurs étaient excités. Il se formait alors un nombreux aréopage de jeunes élégants, qui prononçaient en dernier ressort sur la figure et le maintien de la nouvelle dame, évaluaient des diamants dont elle était surchargée, approuvaient ou blâmaient la coupe de sa robe, l'agencement de sa toilette.

C'est ordinairement au milieu de ce cercle que paraissait *Fanchon la Vielleuse*, munie de couplets analogues au rang des nouveaux époux, qui payaient cette joyeuse interprète des plus célèbres chansonniers d'une bourse d'or, qu'elle recevait dans son tablier de mousseline d'Inde, ou bien qu'on lui faisait parvenir à sa demeure, située près de l'Arbre-Sec, chez un faïencier. C'était chez lui que se réunissaient les plus grands seigneurs, pour y boire du cidre et du vin de Champagne, et se livrer à tous les épanchements de la gaieté française.

L'élite des gentilshommes, des beaux esprits et des chansonniers, se réunissait chez la belle Savoyarde; il y avait là Vadé, Collé, Panard, dont l'association forma ce Caveau si renommé, ces réunions bachiques où l'étiquette et les grandeurs disparaissaient sous de gais refrains. Fanchon les accompagnait sur sa vielle avec un talent inimitable, et ornait sa mémoire des plus ingénieuses productions, dont elle faisait ensuite son profit sur les boulevards.

La vogue qui s'attachait à son nom augmentait sa fortune au point qu'elle devint propriétaire de l'hôtel qu'elle habitait, et parvint à placer une somme très-considérable chez un notaire. Fanchon possédait au suprême degré les qualités du cœur. Bien souvent on la surprit donnant d'une main ce qu'elle recevait de l'autre. On citait

d'elle mille traits de bonté qui la rendaient populaire. C'est un de ces traits que nous allons raconter.

Comme nous l'avons déjà dit, Fanchon avait coutume d'aller tous les soirs au boulevard des petits théâtres répéter les chansons des plus habiles faiseurs, dont elle distribuait le livret imprimé, qu'elle portait dans un sac richement brodé, placé sur le côté parallèle à celui où sa vielle était appuyée. Elle aimait souvent à s'arrêter devant un magasin d'épicerie, dont le chef avait une figure ouverte et riante, et auquel Fanchon adressait de joyeux lazzis. La conversation était toujours terminée par un des plus jolis airs de la vielleuse, qui recevait humblement une petite pièce de monnaie avec laquelle on croyait la payer généreusement.

Un jour la belle Savoyarde s'arrêta en vain devant la boutique du marchand épicier. Il ne paraît point à sa voix, qu'il avait tant de plaisir à entendre. Fanchon croit même remarquer de la tristesse empreinte sur la figure des garçons du magasin. Elle prend des informations, et découvre le motif de l'absence du maître. Ce brave homme, dont on avait trahi la confiance, se trouvait dans l'impossibilité de remplir les obligations qu'il avait contractées envers ses fournisseurs.

Le lendemain matin, le notaire de Fanchon se présente chez le marchand, et lui parle en ces termes :

Une personne, qui désire rester inconnue, a été informée de votre position, et comme sa fortune lui permet de venir parfois en aide aux honnêtes gens, elle n'a pas voulu vous laisser dans l'embaras. Elle m'a chargé de mettre à votre disposition une somme de trente mille francs pour payer vos dettes. Il est bien entendu qu'on vous accorde pour le remboursement tout le temps que vous demanderez.

La négociant, tout ébahi de cette bonne fortune, signa trois billets à diverses échéances, et exprima, chaleureusement ses regrets de ne pouvoir remercier le bienfaiteur anonyme, dont le procédé si généreux et si délicat le préservait d'une ruine complète.

Il remplit ses engagements avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ce singulier incident avait excité vivement sa curiosité. Mais pendant une année entière il chercha vainement le mot de l'énigme. Une indiscretion du notaire ou tout autre circonstance lui révélèrent enfin la vérité.

Un jour que Fanchon chantait sur le boulevard du Temple ses couplets favoris, le marchand fendit la foule des auditeurs, et, d'une voix émue, lui exprima publiquement sa reconnaissance. La jolie chanteuse fut l'objet d'une véritable ovation.

(*L'art musical.*)